Amanda Zeitoun

DE LA RUE À LA BARRE

Amanda Zeitoun

De la rue à la barre

© Amanda Zeitoun, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5944-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Maître Philippe C,

Un objectif n'est rien d'autre qu'un rêve à échéance.

Il ne peut y avoir d'échec pour celui qui continue la lutte.

Napoleon Hill

L’enfance :
la bascule dans la délinquance

Pour embarquer dans mon récit de vie, prenez une grande inspiration avant de me suivre dans le monde de ma famille dysfonctionnelle, hors norme, amorale.

Mes parents, d'origine libanaise, se sont rencontrés en France, dans les années 70. Trois filles et trois garçons sont nés de cette union. Je suis la plus jeune. Toutes et tous élevés comme des animaux, sans cadre, sans règle. En nous mettant au monde, nos parents n'avaient pas le mode d'emploi ! Au diable les principes éducatifs ! Advienne que pourra. Je tiens à dire que c'est précisément grâce à ce laxisme éducationnel que je suis l'Amanda d'aujourd'hui et celle que je serai demain. Aussi, je n'en veux absolument pas à mes parents.

Je n'ai pas de réminiscence d'une vraie maison, d'un lieu sûr où règnerait la tranquillité. Le décor est un sombre tableau de violence, au milieu duquel campe mon père, un homme alcoolique. Ma mère passe ses nerfs sur nous. Sa violence est le reflet de son exaspération pour cette vie misérable. Son côté sauvage s'accompagne d'une grande tendance à la cruauté.

Mes souvenirs s'accrochent à mes trois ans, avec un départ précipité de notre appartement. Une expulsion en bonne et due forme, orchestrée par les services concernés, au motif de non-paiement de loyer. Une fois encore. Nous laissons tout sur place pour fuir dans un squat. La panique envahit mon univers d'enfant, par ailleurs traumatisé par une ambiance familiale déjà délétère.

Dans ce squat, pas de toilettes. Seule barrière aux dangers potentiels, mes frères, mes protecteurs, mes références. Je suis le *quatrième garçon* de la famille. Curieusement, je suis quand même heureuse, car nous sommes tous unis, mes parents, mes sœurs et moi. Nous traversons un champ, une casserole commune à la main, pour aller uriner ou déféquer. Pour se réchauffer, du charbon de bois. Pour manger, une bouteille de gaz.

La règle absolue de notre famille : l'omerta. Une façade bien ravalée qui cache avec application les fissures, les coups dans les murs, les bleus à l'âme.

Du haut de mes trois ans, je suis particulièrement douée pour porter un masque de petite fille choyée qui dort dans un lit aux draps parfumés, lorsque je franchis le seuil de la porte de l'école. La réalité est toute autre. Pas de lit, le sol comme matelas.

Les gens me voient comme une enfant de bonne famille, équilibrée. Pourtant,

dans ma tête, dans mon corps, c'est le bordel ! Je songe : *je suis une marginale, issue d'une famille déjantée. Je ne suis pas normale !*

Dans notre petite ville de Dieppe, j'arrive un matin semblable à tous les autres, dans ma salle de classe. Je demande alors à mon institutrice de rester collée près du radiateur parce que j'ai froid. Elle s'interroge sur mes motivations, me pose des tas de questions. J'oublie le serment de l'omerta et je déballe tout, sans appréhender les conséquences de la révélation de ce secret : le froid, le charbon qui ne suffit pas à me réchauffer. Elle s'enquiert de savoir où je vis. Incapable de lui expliquer la localisation de notre lieu de vie, elle débarque au milieu de nous, dans notre campement, le soir même. Horrifiée, elle entame la procédure de placement pour mes sœurs, mes frères et moi. Il est impensable pour mon père d'imaginer que nous quittions le cercle familial pour être placés. Plutôt mourir que d'envisager cette solution ! Il nous aime profondément, à sa façon, et craint, par-dessus tout, de nous voir perdre nos traditions. Manger du porc ou changer de prénom serait un sacrilège. Intolérable pour lui !

Au moment où mes parents comprennent que l'institutrice et les services sociaux ne lâcheront pas l'affaire, nous prenons la fuite à la suite de ma mère illettrée et de mon commençant de père. En grandissant, j'apprendrai que ma mère n'a jamais été à l'école. Son comportement insupportable lui avait seulement permis de rester scolarisée quelques mois.

Mon père est installé à l'avant du camion, à côté de son ami et propriétaire du véhicule, ma mère et sa progéniture, parqués à l'arrière, au milieu des meubles et de nos affaires, sous une bâche trouée en son centre. On ne sait pas où l'on va, on roule, c'est tout. Le vent balaie nos visages. Les mots noués dans nos gorges s'entassent. Le silence, encore et toujours, plus virulent que les phrases. Nous sommes dégoutés de cette vie.

Nous partons à Dax parce que deux nièces de mon père y vivent. L'une d'elles va nous recevoir durant un temps. Huit personnes bruyantes, qui partent rapidement dans un appartement prêté par sa seconde nièce, avant d'intégrer un logement social.

Un semblant de vie normale s'installe de nouveau. J'adore ma nouvelle école. L'école est un endroit sans violence, sans alcool, sans chaos. J'apprends avec des gens *normaux*. Autant je me sens incomprise chez moi, autant je suis à ma place dans ce cadre scolaire.

J'accompagne mon père chez les grossistes, sur les marchés. J'organise les fruits et les légumes que je dispose joliment sur les étals, pour attirer les clients.

Je pèse, je joue à la marchande, je joue à l'adulte. Tous mes frères et sœurs font de même. Une affaire familiale où tout le monde met la main à la pâte.

Le calme de notre famille n'est qu'un leurre permanent. Un jour, la police cogne à notre porte. Sous mes yeux d'enfant se déroule une interpellation musclée, d'une brutalité inouïe. Mon père dort. Les flics saccagent l'appartement. Le patriarche, pilier de famille, celui qui nourrit les bouches, quitte le domicile, menottes aux poings, pour être placé en détention.

Cette interpellation intervient dans le cadre de faits commis à Dieppe. Condamné par défaut, la police a cherché mon père et l'a retrouvé. Nous sommes tous sous le choc.

Nous savons pertinemment que notre mère sera incapable d'assurer l'intendance. Un vrai coup dur à encaisser.

Cette détention est le point de départ d'un long calvaire. Comment parvenir à vivre : système D. Le camion de mon père est rempli de pommes achetées à bas prix chez les grossistes. Les ventes ne suffisent pas à nous nourrir. Alors les pommes deviennent le repas quotidien. Matin, midi et soir. Pommes crues, pommes en compote, pommes au four, tartes aux pommes. Nous en mangeons des semaines durant. Un fruit que je ne pourrai plus jamais consommer dans le futur. Le fruit béni et maudit, aussi !

Mes sœurs continuent à aller à l'école tandis que mes frères commencent à être déscolarisés. Il faut nourrir la famille, payer le loyer. On ne leur a pas appris que le travail est la base d'une vie sociale équilibrée. Alors, ils volent à l'étalage. Ils dérobent des autoradios qu'ils revendent au marché aux puces… De mon côté, je ramasse des pin's à la maison que je décore, je fais des dessins, du canevas. J'enfourne le tout dans des petits sacs. Puis je me rends dans un quartier proche de chez nous, pour vendre mon attirail aux personnes âgées. J'ai 5 ans. La bienveillance de ces personnes me touche. Elles jouent le jeu et je vide rapidement mes sacs. Je suis la reine de la débrouillardise, futée et efficace.

De retour à la maison, je donne l'argent à ma mère qui dresse la liste des courses, avant de m'envoyer acheter ce dont elle a besoin. On arrive à tenir comme cela.

La seconde conséquence de l'interpellation de mon père est la rencontre avec l'avocat. Une véritable découverte pour moi. Ma mère se repose totalement sur mes épaules puisqu'elle ne parle pas le français. Quant à mes frères, ils sont occupés à leurs basses besognes.

Lorsque nous rentrons à la maison, tous nous attendent avec un seul espoir : revoir notre père, libre à nouveau. Moi, je l'appréhende comme notre sauveur, cet avocat, en ces instants où je traduis en français, les mots prononcés en arabe. Je trouve déjà son métier si beau et noble. Je songe : *enfin quelqu'un qui nous écoute, quelqu'un qui va nous aider, quelqu'un qui va faire sortir notre père*. Cet homme porte tout sur ses épaules, mais curieusement, cela ne semble pas être un fardeau pour lui. Plutôt, un acte pleinement assumé.

C'est la première fois que je ressens cette écoute avec une véritable satisfaction. Cette écoute empathique qui fait cruellement défaut aux assistantes sociales, censées nous accompagner dans nos démarches. À l'opposé de ces personnes méprisantes, qui nous rejettent en nous toisant. J'accroche immédiatement avec cet homme dans lequel je perçois une vraie envie de nous soutenir dans cette épreuve.

C'est la première graine semée dans ma tête : *pourquoi pas ce métier d'avocat*.

Il prend des notes, veut expliquer au juge qu'il s'agit en l'occurrence du père de famille, qu'il a la charge de 6 enfants et qu'il fera son possible pour le faire libérer. Bref, il nous invite à suivre le déroulé de son début de plaidoirie. Avec lui, je découvre l'avocature.

La troisième conséquence de cette situation est mon engouement pour l'école. L'école, ma deuxième maison, ma vie. Deux Amanda : la première, garçon manqué, astucieuse à la maison, la seconde, écolière studieuse, véritable éponge à *savoir*. Une soif d'apprendre. Je veux ressembler aux autres. Celles et ceux qui ont une maison familiale, des activités extrascolaires, de beaux vêtements. Une vie normale. Comme détachée de la réalité, je regarde ces enfants qui évoluent dans une bulle, dans un rêve.

Je suis la meilleure des élèves de ma classe, mais le regard des autres me transperce, me glace les os. Les enfants sont cruels entre eux. La différence n'est pas toujours comprise. Ce que l'on ne comprend pas, on cherche à le détruire. Que de souffrance j'endure ! Les enseignants s'interrogent aussi sur ma capacité à apprendre, *comment est-il possible que cette petite fille soit aussi douée !* Voilà leur préoccupation et le faisceau de questions sans réponse qu'ils dirigent sur moi.

C'est dans ce contexte qu'arrive le premier parloir. Il est temps d'aller voir mon père. Ma mère nous explique qu'elle a fait une demande au juge, afin que je